

Et les regrets aussi

Seth Greenland

Et les regrets aussi

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Jean Esch*



Titre original : I Regret Everything

Copyright © 2015 by Seth Greenland

First Publication 2015 by Europa Editions

© 2016, Éditions Liana Levi, pour la traduction française.

© À vue d'œil, 2016, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0029-0

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

À vue d'œil

27 Avenue de la Constellation

C.S. 78264

95801 CERGY-PONTOISE CEDEX

Pour Susan, Allegra et Gabe

Le juge : Quelle est votre profession ?

Brodsky : Poète. Poète et traducteur.

Le juge : Qui a dit que vous étiez un poète ? Qui vous a assigné ce rang ?

Brodsky : Personne. Qui m'a assigné à la race humaine ?

Extrait du procès du poète Joseph Brodsky

JEREMY

Fiducies et successions

Il serait facile de dire que mes ennuis débutèrent le jour où une femme mystérieuse entra dans mon bureau, mais ce serait ignorer la fois où, alors que j'étais en première année de fac, tante Bren m'appela pour m'informer que ma mère s'était entièrement déshabillée au rayon ameublement de chez Macy's, avant d'être conduite à l'hôpital Bellevue. En outre, cette phrase, *mes ennuis débutèrent le jour où une femme mystérieuse entra dans mon bureau*, a des parfums de roman noir et mon travail ne ressemblait en rien à celui d'un détective privé. En tant qu'avocat spécialisé dans les fiducies et successions, le courage et l'amour du danger ne bourdonnaient pas dans ma poitrine, uniquement la circonspection et la prudence. Les clients comptaient sur moi pour structurer leurs actifs de telle manière que lorsqu'ils ne seraient plus de ce monde, tout ait été entrepris pour protéger leurs héritiers, leurs œuvres caritatives et leurs legs. Les abattements successoraux, la gestion d'actifs, les placements immobiliers, les

testaments, les codicilles, les contrats préuptiaux et la planification fiscale constituaient mon territoire. Je conseillais des capitaines d'industrie, des veuves et leur descendance. La vie avec un parent instable m'avait appris que les affaires d'une personne ressemblaient parfois à une jungle impénétrable. Mon travail consistait à dompter les arbres anarchiques, les lianes mutantes et les herbes folles pour créer un jardin bien ordonné et parfumé dans lequel les héritiers pourraient un jour se promener.

Parallèlement à mes activités juridiques, mais de manière beaucoup plus nonchalante, je menais une carrière de poète. Ces deux domaines apparemment inconciliables ont plus de points communs qu'on l'imagine. Si un poète sculpte une parcelle d'éternité à partir du chaos de l'Univers, il en va de même pour celui qui rédige un testament et des dernières volontés. Tous les doutes d'un individu, les certitudes, les réussites, les échecs, les accumulations, les cessions, les jugements, les valeurs et, finalement, les souhaits pour l'avenir, se trouvent distillés dans la prose lucide d'un document officiel. Impossible de vanter la splendeur esthétique d'un tel texte, mais en tant qu'objet qui extrait un peu d'ordre dans

l'indiscipline de la vie, il possède sa propre beauté subtile.

À l'instar du droit, la poésie est un domaine compétitif. Il y a des hiérarchies, des coteries, les mêmes luttes internes sournoises, la même rivalité que dans la plupart des professions. J'avais perdu une bataille acharnée pour la direction d'un magazine littéraire à l'université Sarah Lawrence face à une lesbienne afro-américaine (aussi qualifiée que moi, j'en conviens) qui avait mené une brillante campagne, faite d'insinuations et de sous-entendus, afin de convaincre nos collègues bien-pensants que mes orientations hétérosexuelles me classaient dans la catégorie des oppresseurs congénitaux. Il y avait dans l'équipe une formidable collection de talents, mais parmi ces aspirants scribouilleurs, très peu avaient le courage d'en faire leur métier (mon ancienne ennemie jurée était finalement devenue consultante chez McKinsey). Pour moi, la littérature était plus qu'une vocation viable mais exigeante. C'était une mission, une affirmation de la manière dont je voulais vivre : intense, lumineuse, libérée des contraintes qui entravaient mes camarades de classe plus timorés. Le montant de mes prêts étudiant atteignait des

sommets himalayens, mais j'aurais le temps de les rembourser.

Dans le monde de la poésie, quiconque souhaite être pris au sérieux doit obtenir un MFA¹. Je fus autorisé à suivre ce cursus à l'université de l'Iowa, mais je laissai tomber au printemps de ma première année à cause d'un imbroglio, qui aurait facilement pu être évité, avec mon directeur de recherche. Je rentrai immédiatement à New York et dénichai une sous-location dans le Lower East Side. Un travail de correcteur me laissait le temps d'écrire et, armé d'une poignée de poèmes censés compenser l'absence de MFA, je posai ma candidature pour divers postes d'enseignant à l'université. Hélas, cet enthousiasme alimenté par la jeunesse se révéla temporaire, car après de longues réflexions refroidissantes sur la réalité du monde universitaire (les postes d'enseignant n'étaient pas légion) et une incertitude grandissante face au désir de consacrer ma vie entière à un rêve idéaliste, sans oublier la promesse de mon ancien directeur de recherche de faire tout ce qui était en son pouvoir pour m'empêcher d'être engagé, je fus contraint de changer de cap.

1. Master of Fine Arts. *(Toutes les notes sont du traducteur.)*

Malgré mon passage professionnel de la littérature au droit, je conservai un pied dans les deux mondes, grâce à un subterfuge. Si mon véritable nom était Jeremy Best, je publiais mes poèmes (dans ce type de revues littéraires dont le prestige est inversement proportionnel au tirage) sous le nom de Jinx Bell. Simple. Américain. Avec les mêmes initiales que mon vrai nom. Cela peut paraître étrange, ou pour le moins excentrique, étant donné que nous vivons dans une époque qui se caractérise principalement par un amour illimité de l'autopromotion. Mais à mes yeux, en cachant cet aspect de mon existence, je le valorisais. J'imaginais que je possédais des milliers de pièces d'or cachées dans un coffre. J'étais riche et le monde ne le savait pas. Mes collègues et mes clients ignoraient que j'étais un poète.

Par un après-midi de juin humide, un rideau de pluie masquait les immeubles situés de l'autre côté de la 3^e Avenue, juste au nord de la 63^e Rue. Mon bureau, au dix-neuvième étage, ressemblait à tous les bureaux d'avocat salarié : un espace délimité par des murs blancs, donnant sur le sud de Manhattan. Il n'y avait pas de diplômes encadrés sur les murs, pas d'œuvres d'art. Nichée dans le

coin d'une étagère, à côté du recueil annuel des lois, réglementations et statuts promulgués par les tribunaux des successions de l'État de New York, surnommé « Le Livre vert », je conservais quelques éditions originales signées par des poètes célèbres : unique allusion à mon autre vie.

Une imposante Indo-Américaine de trente ans se planta devant mon bureau. Elle portait une robe à fleurs criarde, sans manches, d'où dépassait une bretelle de soutien-gorge blanc. Reetika Mehta, membre du syndicat des acteurs de théâtre, était également ma secrétaire chez Thatcher, Sturgess & Simonson. Nous travaillions ensemble depuis cinq ans. En tant que poète possédant un peu d'argent, j'estimais qu'il fallait soutenir les autres artistes. Je rêvais de créer une fondation qui distribuerait des bourses – la Fondation Best –, mais comme elle n'existait pas encore, Reetika Mehta était ma version test. Si elle se produisait dans un théâtre à but non lucratif, j'achetais une place et faisais un don généreux. Chaque fois qu'elle passait une audition, c'était « bonne chance et on y croit ! ».

Reetika m'informa qu'un client venait pour parler d'un legs au New York Philharmonic, un autre souhaitait instituer un fidéicommiss. Une

mère et son fils adulte désiraient m'entretenir d'un appartement dont ils avaient hérité, sur la 5^e Avenue.

– Ils sont copropriétaires d'après le testament de son mari à elle, de son père à lui, expliqua Reetika. Mme Fitzwater veut vendre, le fils ne veut pas.

La routine. Comme je n'aimais pas les surprises, Reetika me briefait la veille. N'étant pas marié et n'ayant pas de petite amie en ce moment, j'appréciais ce sentiment d'intimité que m'offrait mon travail. Un avocat spécialisé dans les fiducies et successions gère les désirs, les secrets et les peurs les plus profondes des gens. Ce père préfère sa fille à son fils ? Je le sentirai. Cette riche épouse aime davantage l'enfant né de son premier mariage que son nouveau mari ? Elle ne me l'avouera peut-être pas, mais je le saurai. L'oncle tracassé par un neveu dépensier, le fils adulte qui s'inquiète à cause de sa mère qui devient sénile et dont les mains tavelées tiennent encore les cordons de la bourse d'une poigne de fer, le mari dévoué qui ne veut pas exclure de son testament sa maîtresse depuis trente ans ? Toutes les sagas m'étaient dévoilées.

– La famille Fitzwater ne peut pas aller consulter un psy ?

– Je vais le leur suggérer dans un mail.

Reetika haussa un sourcil interrogateur et j’acquiesçai d’un hochement de tête. Sa présence rompait l’ennui inévitable d’un cabinet d’avocats. Je l’encourageais à trouver un rôle dans une pièce, mais je vivais dans la peur de la voir partir. Reetika aurait pu devenir avocate, sauf qu’elle avait choisi de livrer bataille face aux auditions, aux cours d’improvisation et aux incessantes déceptions qui s’accumulent dans toute carrière artistique. C’était courageux, admirable, et un rappel horripilant de ma propre incapacité à marcher sur une corde raide sans filet.

Quelques minutes plus tard, alors que je rédigeais le brouillon d’une lettre destinée aux héritiers de ma cliente Brenda Vendler récemment décédée, afin de les informer des modestes sommes d’argent qui leur revenaient, je levai la tête et découvris la silhouette d’une jeune femme arrêtée dans le couloir devant mon bureau. Elle me demanda ce que je faisais, mais d’une manière qui suggérait qu’elle s’en fichait.

– Je m’occupe de la liquidation d’un testament.